

# L'IMAGINATION POUR SUBSISTER

## Introduction à l'étude des petits métiers d'Abidjan<sup>(1)</sup>

Abdou TOURÉ

*Sociologue, Centre O.R.S.T.O.M. de Petit Bassam, Ministère de l'Éducation Nationale et de la Recherche Scientifique, Abidjan, Côte d'Ivoire*

MOTS-CLÉS : Petits métiers — Imagination populaire — Stakhanovisme — Liberté — Marginalisation — Abidjan.

KEY WORDS : Petty handicraft — Popular imagination — Stakhanovism — Freedom — Marginalisation — Abidjan.

### Les gros et les maigres

« *L'homme qui a faim n'est pas un homme libre. Celui qui est écrasé par les préoccupations matérielles n'a ni le temps, ni le courage, ni la force de s'élever au-dessus des contingences immédiates et de se conduire en être pensant* » (Félix HOUPHOUËT-BOIGNY, Message à la Nation, 17<sup>e</sup> Anniversaire de l'Indépendance, Abidjan, 7 décembre 1977).

La parole, c'est le mouvement, la communication directe, la vie ; l'écriture, c'est l'inertie, la communication silencieuse, la mort. Morts, ces mots le sont de ne plus pouvoir se défendre ainsi que le ferait un conférencier devant son auditoire. Morts, ces mots qui auraient pu sombrer dans l'oubli une fois proférés... la presse ivoirienne se charge de les ranimer en nous les ressasant quotidiennement sous la forme de « pensée du jour ». Malgré cela, ces mots demeurent sans défense et se prêtent désormais à toutes sortes d'interprétations qui ne seront plus nécessairement ni vraies ni fausses, parce que la seule exigence qu'on attende d'elles est leur soumission à une analyse logique. Alors, pensons cette pensée célèbre du Président HOUPHOUËT-BOIGNY pour en extraire la substantifique moëlle.

Les classes subalternes qui ont faim y percevront peut-être une volonté d'améliorer leurs conditions matérielles afin que, rejoignant la minorité repue, chaque Ivoirien puisse se conduire en être pensant : extraordinaire révolution sociale !

Les cadres qui, loin d'avoir faim, commencent déjà à mourir d'avoir trop mangé s'ils ne respectent pas les régimes amaigrissants... n'y liront peut-être qu'une pensée moralisatrice et lénifiante faisant partie du cortège des discours politiques que jamais l'on ne se préoccupe de réaliser. Dire devenant synonyme de faire, chaque fois que cette pensée s'énonce, on peut supposer qu'elle rassasie un peu les affamés en leur donnant à espérer, tandis qu'elle reconforte les repus en ranimant leur bonne conscience.

Le sociologue que je suis y lit une toute autre idée, qui paraîtra hardie à certains gardiens de l'ordre : à l'analyse, on découvre que le Président n'a raison que théoriquement, idéalement. Dans la pratique, les cadres, occupés à dilapider les deniers publics et à consommer des objets superflus, lui donnent tort en ne se conduisant pas souvent en êtres pensants, et il faut les en blâmer. Par contre, les affamés qu'il plaint parce qu'écrasés par les préoccupations matérielles, et qu'il croit incapables de s'élever au-dessus des contingences immédiates pour se conduire en êtres pensants... ne lui donnent pas raison non plus. Bien des fois, en effet, ils déploient une activité intellectuelle à nulle autre pareille, et il faut les en féliciter. Qu'est-ce à dire ?

Si se conduire en être pensant c'est se servir de sa cervelle pour gagner sa vie tout en contribuant, par l'exercice d'un métier choisi, inventé ou imaginé, à faciliter la vie à ses concitoyens et sans porter préjudice à la nation... alors il faut reconnaître que peu de

(1) Article tiré d'un ouvrage en préparation, à paraître aux Éditions Karthala sous le titre : « Les petits métiers à Abidjan. L'imagination au secours de la conjoncture ». Le surtitre, les intertitres et le découpage de cet article sont de la Rédaction.

cadres ivoiriens se conduisent en êtres pensants. Au contraire, en choisissant la ville d'Abidjan comme terrain d'enquête, nous avons découvert la véracité de la maxime qui veut que nécessité soit mère d'ingéniosité : le petit peuple fait montre d'une imagination extraordinairement positive que les faits divers, alimentés par quelques déviants, ne sauraient remettre en cause.

Pour tout dire : ceux dont le Président croit qu'ils sont dans des conditions propices à l'éclosion de pensées émancipatrices, remplissent rarement leurs fonctions. Par contre, ceux qui sont écrasés par les préoccupations matérielles se révèlent souvent doués d'une intelligence créatrice qui force l'admiration.

On dira, comme toujours, que le sociologue est celui qui cherche des problèmes là où il n'y en a pas. Mais, si ceux qui sont repus se refusent à penser « dans l'intérêt supérieur de la nation », le sociologue qui n'est ni repu ni nécessiteux ne doit pas, quant à lui, se soustraire à sa tâche quotidienne qui est de questionner la société. Sensible aux menus faits, gestes et discours sociaux, il analyse et interroge.

### Être ou ne pas être un esclave

Revenons à « *L'homme qui a faim...* ». Glanées dans un discours d'une quinzaine de pages mais sans rappel du contenu de celui-ci, ces deux phrases posent déjà par elles-mêmes, implicitement, le problème de l'emploi : bénéficiant d'un travail bien rémunéré et épanouissant, l'homme ne peut se plaindre d'avoir faim. Seuls ont faim ceux qui exercent un travail accablant pour un salaire de misère ou ceux qui n'ont pas de travail du tout.

Si maintenant nous remettons cette pensée dans son contexte, nous découvrons effectivement, clairement posé par son auteur, le problème du travail. Notons l'ensemble du paragraphe dont ces mots sont la fin. Il commence ainsi :

*« Alors que vient de mourir l'inventeur du stakhanovisme qui a mené à de tristes excès, nous ne devons pas oublier que le travail bien fait et la préservation de la qualité de la vie sont inséparables, le premier parce qu'il donne à l'homme sa fierté et sa justification au sein de la société, la seconde parce qu'elle permet de supporter sans dommages l'effort et ses contraintes et leur donne l'irremplaçable compensation de l'épanouissement spirituel. L'homme qui a faim n'est pas un homme libre... ».* Mot-clé : stakhanovisme. Alors qu'est-ce que le stakhanovisme ? Ce mot nous transporte au pays de Staline dans les années 30.

Lorsque, le 30 août 1935, l'ouvrier mineur Alexei Stakhanov, armé d'un marteau-piqueur, entreprit d'abattre tout seul 102 tonnes de charbon en un jour et y réussit, multipliant ainsi par quatorze la quantité

de travail imposé en une journée... les observateurs étaient loin de comprendre qu'ils assistaient à la naissance d'un mouvement extraordinaire qui allait porter le nom de l'acteur zélé. Peu de temps après, le 14 novembre de la même année, se tenait à Moscou le Congrès des stakhanovistes.

Autre version de l'émulation socialiste ou de l'idéologie productiviste, qui avaient déjà accouché des « ouvriers de choc » et des « héros du travail » dont les photos étaient distribuées sur tout le territoire pour donner l'exemple et inciter à se surpasser à l'œuvre, le stakhanovisme entendait lutter contre les temps morts et encourager le travailleur à dépasser les normes, c'est-à-dire à faire toujours plus qu'il ne fallait.

On sait que ces excès venaient du sentiment d'infériorité que les idéologues du Parti, Staline en tête, éprouvaient vis-à-vis des industries occidentales en général, américaines en particulier. Il fallait donc non seulement les égaier, mais faire mieux : les dépasser. Conséquences atroces pour l'individu et la société. A l'époque, un directeur d'usine de tracteurs explique pourquoi la Russie est devenue un cimetière de tracteurs : « ... je peux fabriquer cent tracteurs par mois. Or le soviet de l'usine, par émulation socialiste, exige que nous en fabriquions cent vingt. Je ne peux refuser, sinon je risque la Sibérie, mais la malfaçon en est le résultat. Au surplus, manquant de pièces de rechange, je suis réduit au bricolage » (Fred KUPFERMAN, *Au pays des Soviets*, p. 92).

Que l'ex-militant des Groupes d'Études Communistes nous rappelle brièvement ce qu'était le stakhanovisme, n'est-ce pas pour en désapprouver les excès en nous encourageant d'une part au « travail bien fait » et d'autre part à « la préservation de la qualité de la vie » ? Le camarade Houphouët sait de quoi il parle. Mais pour nous autres, qui n'avons pas vécu l'événement à l'époque, ce n'est point de souvenirs qu'il s'agit mais d'informations puisées dans la montagne de documents écrits sur « le peuple le plus heureux du monde ».

Si travailler excessivement pose un problème, ne pas travailler du tout en pose d'autres. Passons donc des points noirs du communisme soviétique à ceux du capitalisme libéral qui ne fonctionne pas sans chômage ni marginalisation.

Ce que dans « *Le Capital* » Marx appelle « l'armée industrielle de réserve », à savoir la masse des sans-travail, remplit deux fonctions essentielles dans la société capitaliste : d'une part il faut qu'elle soit omniprésente et à la disposition du capital qui doit pouvoir y puiser dès que le besoin s'en fait sentir ; d'autre part, cette multitude permet au patronat de faire pression sur les travailleurs, en baissant le plus possible les salaires tout en brandissant la menace du retour au chômage aux indisciplinés : esclave en

travaillant, et sans travail esclave encore ! Au contraire, à l'instar des paysans et des artisans, les marginaux inventeurs de petits métiers et propriétaires de leurs instruments de travail, échappent en partie à cette dépendance vis-à-vis du capital. Maîtres d'eux-mêmes, ils ne sont tributaires que de la conjoncture bonne ou mauvaise.

Les sociétés dites primitives, tout en étant confrontées à d'autres difficultés, ignoraient royalement cet esclavage du travail. Des enquêtes d'anthropologie le montrent abondamment aujourd'hui : « *Pour s'alimenter correctement les (Indiens) Yanomami travaillent entre 1,85 et 3,31 jours par semaine (selon le sexe et la saison)* » (J. Lizot, « L'économie primitive », p. 86). Vivant en groupes relativement restreints (environ 2.000 âmes) avec des besoins limités, ils jugeraient le stakhanovisme comme la pire des folies s'ils en avaient connaissance. Regardez-les au travail : « *Le rythme du travail est lent, fréquemment interrompu de pauses et de bavardages : l'ardeur, toujours mesurée, est tempérée d'une bonne humeur détendue. Après un travail un peu soutenu, on s'assoit de longs moments pour récupérer. Il faut, pour s'épuiser, la nécessité de l'urgence : messenger délégué pour transmettre une nouvelle grave, poursuite du gibier, quartiers de viande à transporter sur de longues distances. Nous imaginons mal ce rythme nonchalant, cette économie des forces musculaires* » (J. Lizot, *op. cit.* p. 78). Alors les colons pensent : c'est parce qu'ils ont des instruments de travail très rudimentaires qu'ils ne produisent pas beaucoup. Mais quelle ne fut pas leur stupéfaction lorsqu'ayant proposé des instruments modernes aux « sauvages », ceux-ci, travaillant plus facilement, baissèrent plutôt leur temps de travail : quand ils ont produit plus rapidement que d'habitude ce dont ils ont besoin, point n'est nécessaire de produire davantage. Que faire d'un surplus ?

GODELIER en témoigne : « *C'est ainsi que chez les Siané de Nouvelle Guinée, la substitution de la hache d'acier à la hache de pierre a diminué de 40 % la part de travail consacré par les hommes aux activités de subsistance. Le temps « gagné » fut, pendant une première époque, consacré à multiplier les activités traditionnellement les plus valorisées : la guerre, les cérémonies, les voyages* » (Maurice GODELIER, *Sur les sociétés précapitalistes*, p. 122). « Qui est fou » pour se fatiguer davantage dans une société ignorant le profit ? dirait-on en Côte d'Ivoire ; mais il en va autrement depuis la subversion capitaliste.

### L'inoculation

Depuis qu'on nous a inoculé le venin capitaliste qu'aucune révolution n'a jamais pu extirper, pas même les marxismes-léninismes africains (dont l'effi-

cacité se mesure aux bavardages idéologiques de leurs dirigeants...) nous vivons en effet dans une dépendance qui marque de son sceau la plupart de nos actes. Les mêmes causes produisant les mêmes effets, les petits métiers que l'on peut découvrir aujourd'hui à travers la ville d'Abidjan ont d'abord pris naissance en Occident aux premières heures de l'industrialisation, imaginés par des acteurs sociaux démunis, avant de s'imposer, près de deux siècles plus tard, à d'autres acteurs tout aussi démunis et tout aussi imaginatifs malgré leur appartenance à un continent et un univers culturel différents.

L'urbanisation accélérée, l'exode rural massif, la prolétarianisation des paysans, etc... engendrent les problèmes du logement, du banditisme, de la mendicité et de la déculturation, laquelle correspond à une disparition lente de l'ethnie au profit d'une nouvelle nation supra-ethnique : « *La plupart des provinciaux venus se mêler dans la ville ont gardé leur accent ; ils se regroupent, se retrouvent entre pays, parlent patois ou dialecte* » (Arlette FARGE, *Vivre dans la rue à Paris au XVIII<sup>e</sup> siècle*, p. 105). La ville en question, c'est Paris. Mais on aurait pu mettre Abidjan. Regroupement sécurisant des Auvergnats ou des Bretons créant l'atmosphère du « pays » là-bas à Paris, association des Gouro ou des Sénoufo reconstituant la solidarité villageoise ici à Abidjan.

Vis-à-vis de la capitale les sentiments sont ambivalents. Tandis que ses artifices séduisent, l'amplification des difficultés de la vie effraie. Rien à faire, malgré la paupérisation dont on est victime, on y accourt. « *On a dans la capitale des passions que l'on n'a point ailleurs. La vue des jouissances invite à jouir aussi (...). Plus de tranquillité : les désirs deviennent plus vifs : les superfluités sont des besoins ; ceux que donnent la nature sont infiniment moins tyranniques que ceux que l'opinion nous inspire. Enfin, l'homme qui ne veut pas sentir la pauvreté et l'humiliation plus affreuse qui la suit, l'homme que blesse à juste titre le coup d'œil méprisant de la richesse insolente, qu'il s'éloigne, qu'il fuit, qu'il n'approche jamais de la capitale* ». Cette mise en garde nous vient de Louis-Sébastien MERCIER dont le livre (*Le tableau de Paris*) est une description éloquent et minutieuse de la quotidienneté parisienne du XVIII<sup>e</sup> siècle. Celle-ci reposait, pour l'essentiel, sur de choquantes inégalités sociales.

L'homme qui a faim, c'est finalement l'homme de la ville. Car, à moins d'une catastrophe naturelle, comment peut-on avoir faim au village ? Le mot d'ordre d'autosuffisance alimentaire a aussi pour fonction d'inciter les urbains à consommer ivoirien, eux qui n'ont d'yeux que pour les produits étrangers. Mais cette incitation ayant une incidence sur la production, il est demandé aux paysans sur qui repose le développement du pays, de faire un

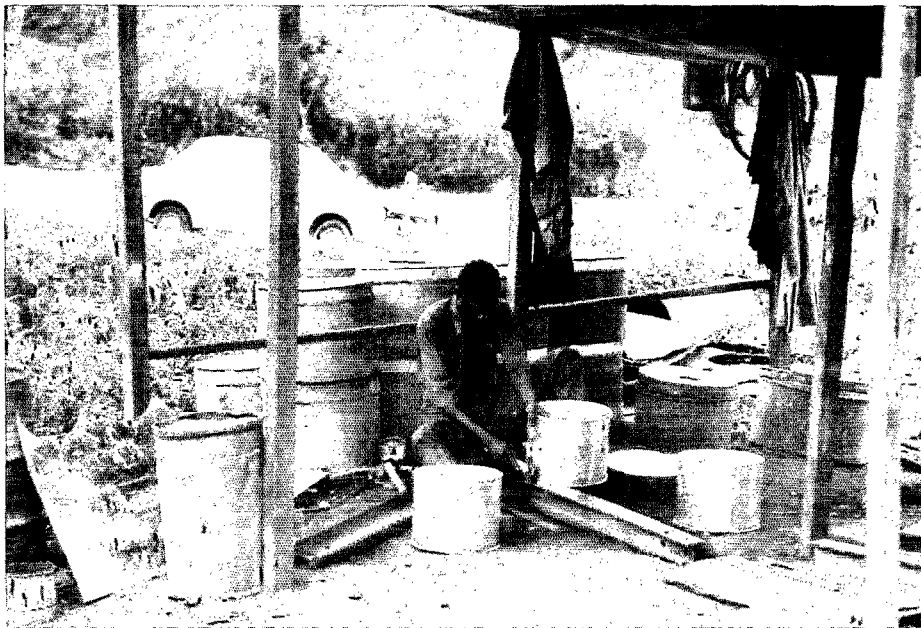
effort supplémentaire afin de nourrir les nationaux déracinés tout en continuant à se nourrir eux-mêmes. Ainsi voit-on le slogan « Consommez ivoirien » faire pendant à celui d'« autosuffisance alimentaire ». Mais le jour où les urbains nantis, experts en dilapidation des finances de l'État, accepteront de faire leur part de sacrifice « dans l'intérêt supérieur de la nation » tous les Ivoiriens pourront entonner en chœur la chanson de l'artiste :

*Tout est joli  
Tout est merveilleux, illeux, illeux  
La Côte d'Ivoire  
Est un beau pays !*

### Liberté jalouse et marginalisation subie

La destruction des espaces villageois au profit des espaces urbains a toujours eu pour conséquence de déstabiliser l'individu désormais contraint d'obéir à de nouvelles normes. Les différents types de déviance qui en découlent sont parfois interprétés comme des oppositions au progrès. Il faut, au contraire, tout en interrogeant l'individu, le cerner à partir des mutations de son environnement socio-culturel, c'est-à-dire, finalement, questionner la société.

Pour ce qui est de l'absentéisme ou du vagabondage, par exemple, le comportement psychologique de



Des belles boîtes avec des vieux fûts. Une enclume avec un vieux rail

(Photo et légende de Ph. HAERINGER)

l'individu peut s'analyser, dans une première hypothèse, comme un refus des contraintes d'une profession salariée imposant les normes inhabituelles. Généralement d'origine paysanne ou artisanale, il préférera la liberté du travail et le vagabondage au grand air où il n'est régi par aucune discipline patronale.

Le petit métier imaginé à Abidjan et qui consiste à se promener dans les rues des quartiers populaires (Adjamé ou Treichville), armé d'une balance que l'on propose aux passants désireux de se peser pour 10 CFA... en est un exemple type. Gagner sa vie dans

les rues sans consigne et sans patron, en toute quiétude, nonchalamment quand la conjoncture est bonne, et forçant un peu quand les temps sont durs... n'est-ce pas l'expression même de la liberté pour certains individus? Rétifs à toute discipline professionnelle venant d'ailleurs, ces « peseurs d'homme » ont bien dû fuir quelque part la rigueur de l'apprentissage d'un métier stable.

Mais si nous nous posons la question du point de vue de la société, alors une autre interprétation pointe à l'horizon : ces vagabonds du travail sont peut-être des victimes d'une urbanisation inadaptée.

Marginaux involontaires cette fois, il n'auront pu imaginer que ce nomadisme urbain pour vivre ou survivre.

Observant la même situation à Paris, Michelle PERROT note : « *Menacés de l'extérieur, les petits métiers le sont aussi de l'intérieur, par la prégnance des modèles sociaux qui valorisent sédentarité et normalité et achèvent de les fermer aux vagabonds* » (La fin des vagabonds » p. 29). Quand la sédentarité devient normalité, le nomadisme se présente comme une tare : l'enjeu, c'est le contrôle social.

Un autre chercheur nous offre un exemple de menace extérieure : « *La société ne tolère plus qu'on gagne son pain de cette manière : déjà, aux siècles passés, les autorités auraient voulu nettoyer les rues de cette population bizarre et malodorante ; elles y sont parvenues depuis lors ; la régie des tabacs et les cafés ont gagné leur guerre contre les mégotiers* » (Jean LABBENS, Sociologie de la pauvreté, p. 205). Qu'est-ce qu'un mégotier ? C'est un individu qui, muni d'un bâton terminé par une pointe, se promène sur les trottoirs de Paris pour ramasser les mégots de cigarette en les piquant. Suffisamment ravitaillé, il déroule ensuite ces bouts de cigarettes, les sèche, hache le tabac, le mélange et finit par confectionner de petits cornets qu'il vend dix centimes l'unité sur la place Maubert. L'auteur poursuit : « *Le métier est bon ; sur les trottoirs, on peut ramasser environ un franc de tabac à l'heure ; mais les salles des pas perdus ou les salles de cafés-concert donnent six francs en peu de temps* » (p. 191). On comprend l'animosité des propriétaires de café envahis par les mégotiers, ces marginaux détestables.

### De Paris à Abidjan : deux siècles en un

Que la sédentarité devienne la norme, cela se vérifie couramment par la disparition d'un petit métier ambulancier au profit de commerçants sédentaires qui en ont les moyens. Exemple : les vendeurs de café au lait ont commencé dans les rues, sur les trottoirs, avant que d'autres n'investissent dans des espaces architecturalement délimités, aménagés et baptisés cafés ou cafés-concert (A. FARGE, p. 166).

Les premiers commerçants de café, leur attirail, leurs emplacements, leurs barraques et leurs clients sont remarquablement dépeints par un témoin oculaire, Pierre J. B. LEGRAND D'AUSSY, auteur en 1782 de l'étude intitulée : « Histoire de la vie quotidienne des Français, depuis l'origine de la Nation jusqu'à nos jours » (cf. Le débat, n° 8, janvier 1981 pp.139 à 160). Après nous avoir informés que « depuis 1750 (...) la consommation du café s'est triplée en France. Point de fille de boutique, de cuisinière, de femme-de-chambre, qui, le matin, ne déjeune avec du café au lait. Ce goût, le croira-t-on ! a passé même jusqu'aux dernières classes du peuple. Dans les marchés publics, dans certaines rues et passages de la Capitale, se sont établies des femmes qui vendent à la populace ce qu'elles appellent du café au lait »... il passe à la description de ce commerce déjà prospère : « *cette liqueur est dans une fontaine de fer-blanc, garnie d'un robinet pour la servir, et d'un fourneau pour la tenir chaude. Près de la petite boutique ou échoppe de la marchande, est ordinairement un banc de bois. Tout-à-coup, vous voyez, avec surprise, une femme des halles, un portefaix, arriver, et demander du café. On le leur sert dans une de ces grandes tasses de faïence, qu'ils ont nommées génieux. Les vénérables personnes le prennent debout, la hotte sur le dos : à moins que, par un raffinement de volupté, elles ne veuillent déposer leur fardeau sur le banc, et s'y asseoir. De mes fenêtres, sur le beau quai que j'habite, j'aperçois souvent ce spectacle dans une de ces barraques en bois qu'on a construites depuis le Pont-Neuf jusqu'au voisinage du Louvre* » (p. 159-160).

Aujourd'hui à Paris, plus de barraques en bois ni de vendeuses de café sur le trottoir ; ce commerce leur a définitivement échappé pour devenir l'affaire de quelques bourgeois sédentaires.

Aujourd'hui à Abidjan coexistent le commerce du café sur les trottoirs, en plein air ou dans des barraques en bois, et le café tel qu'on le fréquente et le consomme à Paris à l'heure actuelle. Chevauchement de deux siècles différents, fin du XVIII<sup>e</sup> et fin du XX<sup>e</sup> siècles, en un même lieu : la répétition de certaines phases de l'histoire de l'Europe a souvent des conséquences hautes en couleur.

Manuscrit reçu au Service des Éditions de l'O.R.S.T.O.M.  
le 1<sup>er</sup> juillet 1983